

# Rétribution divine

Stéphane Drouot  
version 1.0.39 du mercredi 12 février 2014  
Copyleft : Licence Art Libre

## 1 Lucas

Au pied d'un ancien glacier, une ombre dévale une pente à grande vitesse. Les montagnes autour s'élèvent comme des crocs d'acier vers le ciel vert et bleu. Le soleil brûle le sol émietté de quartz et d'ardoise. Derrière l'ombre, une traînée de fumée dans laquelle se diffuse l'ombre des pics rocheux alentours. Lucas, les yeux grands ouverts fixe droit devant lui. Les pneus de son vélo en fibre de carbone se déchirent sur le gravier brûlant et semblant distordre les rayons d'acier de la roue un peu plus à chaque virage.

« Clairement, je suis le premier à ouvrir cette voie » se répète incessamment Lucas en regardant sa roue avant s'enfoncer dans ce qui reste de moraines, traces qu'un glacier se tenait là encore quelques années auparavant. Soudain, le sol s'évapore sous son passage. Ce n'est pas le premier saut du parcours que Lucas n'avait pas anticipé, mais celui-ci semble long, trop long. Le son du vent désormais couvert par le battement furieux de son cœur, la roue libre tournant dans le vide. Il se rappelle des conseils de Carlos avant son départ, mais porter un parachute pour descendre une montagne à vélo lui avait sembler accumuler du poids pour rien.

Alors que la roue arrière touche enfin le sol, le cadre se plie en deux pour encaisser le choc, l'amortisseur couine d'un bruit strident alors que le pneu arrière s'arrête à quelques centimètres du siège avant de reprendre sa place initiale. La roue avant ne touche le sol que quelques mètres plus loin et en se posant explose littéralement à l'impact, coinçant le reste du pneu dans les rayons. Lucas sent son sac à dos s'envoler alors qu'il tente désespérément de rester accroché au guidon et aux pédales. Rien n'y fait et la chute continue sur une dizaine de mètres encore, dans le gravier, le métal chaud et l'odeur de sang frais.

Au loin Carlos s'exclame d'un cri presque victorieux et descend d'un monticule sur lequel il était perché, caméra à la main. Arrivé sur les lieux du crash, il demande dans un fort accent espagnol « ça va, man ? » Lucas rie, malgré sa bouche en sang : « ouais, t'as tout filmé, amigo ? »

Carlos répond en montrant le petit écran LCD à l'arrière de la caméra : « ça va faire un carton sur internet ! » Lucas fini par s'asseoir pour vérifier qu'aucun de ses membres n'est trop endommagé. Une bonne entaille dans l'avant-bras, mais rien qui ne soit pas digne d'un bon dimanche aprèm. En examinant son vélo, il demande à Carlos « t'as déjà vu ça ? »

Le pneu avant est déchiqueté et la roue tordue comme s'il était rentré dans un mur. Carlos fait un non de la tête mais Lucas est déjà parti sur la piste de ce qui a pu causer cet accident. Il balaye des morceaux d'ardoise du pied, à la recherche de quelque chose, une explication de ce qui a pu trancher un pneu hors de prix en deux comme si c'était un ballon de baudruche. Il remarque alors le coin d'une pierre très régulière sortant du sol.

« Qu'est-ce que c'est » hurle Carlos de loin. Lucas, intrigué ne répond pas et commence à déterrer quelque chose. Carlos, finissant par arriver à la hauteur de Lucas avec les restes du vélo sur le dos le reconforte : « c'est juste la roue avant, le reste est un peu gratté mais ça se récupère facilement »

Lucas reste silencieux. « Qu'est-ce que t'as trouvé ? » fini par redemander Carlos.

Dans ses mains, il découvre alors une sorte d'objet cubique, noir onyx, comme une grosse boîte à

bijoux. Sur le cadre des rigoles laissant penser que l'objet s'ouvre d'une façon ou d'une autre mais l'architecture de la boîte n'est pas explicite sur la manière de laquelle elle s'ouvre. Lucas tente un peu dans tous les sens de voir ce qui est à l'intérieur, mais rien n'y fait. Sur le cadre, tout autour, des inscriptions étranges, pas d'un alphabet que Lucas ne reconnaît. « Tu connais cette langue » demande-t-il à son compagnon qui lui avait étudié la linguistique. « Ça me dit rien, c'est peut être décoratif seulement » répond Carlos, également intrigué par l'objet. « C'est ça qui a foutu ton pneu en l'air ? » finit il par demander. « On dirait bien » répond Lucas, sceptique.

## 2 *Élisabeth*

Un homme d'une bonne trentaine d'année est accoudé au tableau. La salle de classe est baigné dans un soleil de fin de journée et les élèves encore attentifs se font rare. L'amphithéâtre a visiblement été construit dans les années 70, la peinture sur les murs s'effrite par endroit, est criblé de dessins aux crayons billes à d'autres. Lucas et Carlos sont assis dans l'escalier, contre un mur, prenant avidement les notes que le prof a écrit au tableau. Visiblement une sorte de proba, théorie du jeu, ou quelque chose. Lucas ne prête pas assez attention pour se souvenir même dans quelle classe il se trouve.

Une jeune fille vient s'asseoir discrètement auprès d'eux. Ses cheveux sont longs, bouclés et d'un rouge si vif qu'ils semblent presque en feu dans la lumière qui filtre au travers des rideaux sales. « Hey bébé ! » s'exclame Carlos avec son manque de discrétion habituel. La moitié des élèves encore éveillés de la salle se retournent en direction du jeune homme mal rasé, le regard inquisiteur et curieux. Élisabeth s'assied à coté de Lucas, ignorant les avances de l'espagnol « Lucas, tu dis à ton connard de pote de me lâcher la grappe s'te plaît. »

Lucas faisait l'ignorant, mais il savait ce qui s'était passé entre Lisa et Carlos pour la mettre dans cet état. Il connaissait la passion de Carlos pour la vidéo amateur et ses tendances peu gracieuses en ce qui concernait la vie privée de ses conquêtes. Par chance, Lisa ne tenait pas Lucas pour responsable de les avoir présentés ; il lui semblait même l'avoir prévenu mais elle l'avait ignoré, comme d'habitude. C'était un peu sa prérogative. Elle et Lucas s'était connu à la petite école, ils avaient été ensemble pendant un été et puis avait décidé qu'ils étaient meilleurs amis que couple. Depuis ils se suivaient presque machinalement dans les fêtes, les études, les jobs d'été, les galères...

Cette fois, Lisa semblait un peu inquiète. Ce n'était pas son genre. D'habitude, c'était elle la casse-cou et Lucas avait du la sortir d'un bon nombre de mauvais coups, souvent avec des mecs peu scrupuleux. « J'ai vu la vidéo de ce week-end. T'es con ou quoi ? T'as failli y laisser ta peau ! » murmure-t-elle pour ne pas déranger la dizaine d'élève encore attentifs au cours. Lucas sourit de cet air qui ramenait Lisa à leur enfance, quand Lucas, du haut de ses cinq ans, allait piqué un ballon dans la cours des grands. Ce sourire avait toujours eu raison de ses inquiétudes. Ce n'est qu'en voyant l'entaille sur le bras du jeune homme, scotchée à l'arrache avec du ruban adhésif électrique bleu qu'elle lui colla un claqué sur l'arrière de la tête qui raisonna dans la salle de classe.

Le prof se mit à tapoter sa craie contre le tableau, en une sorte d'impatience, comme si l'action de la jeune fille lui avait fait perdre le fil de son exposé sur les factorielles ou dieu sait quelle connerie de maths de première année. Lucas n'était pas à ce point en avance sur le programme, mais il repiquait son année et l'idée d'être chercheur ou prof de math le séduisait de moins en moins. Il avait tenté de convaincre son paternel de le laisser vivre sa vie, skater et surfer aux quatre coins du monde, mais le deal avait été qu'il pourrait faire ce qu'il voulait avec son master en poche. A posteriori, le deal semblait de plus en plus fasciste à Lucas qui ne voyait pas l'intérêt de passer autant de temps de sa vie à étudier ces trucs qui ne lui servait à rien.

Élisabeth quant à elle avait toujours été la parfaite petite littéraire. La seule raison qu'elle avait de fréquenter les amphis de maths était de venir claquer Lucas, ce qui arrivait plus souvent qu'on ne pouvait l'imaginer. Elle détonnait toujours autant dans cette foule d'informaticiens en devenir aux

tee-shirts de propagande pro logiciel libre, à la gloire du coca/Pizza ou de Star Wars. Lisa était l'opposée de Lucas, toujours extrêmement propre sur elle, occasionnellement un peu hippie, ses longs cheveux roux ardents parfaitement entretenus. Elle était venue à la fac pour étudier la philosophie et rencontre l'homme de sa vie. Elle avait fini par s'éprendre de cet abruti de Carlos mais avait malgré tout réussi à glaner quelques principes philosophiques aux travers desquels elle essayait de se réaliser. Elle détestait les sports dangereux dans lesquels se jetait Lucas : elle avait bien trop peur de le perdre.

La sonnerie retentit alors, annonçant la fin du cours. « Il faut trop que je te montre un truc » dit d'un coup Lucas, prenant Lisa par la main alors que tous les élèves endormis de l'amphithéâtre se mettent à bailler comme un réflexe pavlovien collectif.

Durant tous le trajet jusque dans sa petite chambre universitaire, au troisième étage de la cité qui semble dater de la même période que l'amphi, au milieu d'un couloir sans fin dont la quantité de porte menant aux chambres absolument identique les unes aux autres – Lisa avait remarqué une fois combien la condition de l'étudiant était similaire à celui d'un poulet – elle n'avait cessé de sermonner son ami sur son comportement immature et auto-destructeur. Comme d'habitude, Lucas l'écoutait à peine, trop impatient de lui faire part de sa trouvaille.

La boîte était bien en évidence sur le petit bureau. Dans les 9m<sup>2</sup> de la petite chambre, il fallait

malgré tout éviter le vélo – ou ce qu'il en restait après la cascade de la veille – les caleçons et les boîtes de pizza vides qui jonchaient le sol pour atteindre le-dit bureau. La zone avait déranger Lisa pendant quelques mois mais elle avait fini par l'accepter comme un acte de rébellion qui passerait avec l'âge ou avec la bonne fille qui saurait le remettre dans le droit chemin. Le bordel était tel qu'elle ne vit pas – l'espace d'un moment – ce que Lucas tentait de lui montrer.

À la lumière tombante la boîte semblait encore plus sombre que la veille. « Qu'est-ce que c'est ? » demande alors Lisa « c'est ce qu'il y avait sur la vidéo non ? ». Lucas acquiesce en lui tendant l'étrange objet. « Qu'est-ce que c'est ? » demande Lisa prise d'une surprise au poids de la boîte d'apparence lourde, comme une grosse pierre mais qui ne semble que quelque gramme, en totale inadéquation avec sa taille.

« T'imagines que ce truc à déchiqueté mon pneu avant comme rien sans prendre la moindre égratignure ? » exprime Lucas, presque excité. « Je suis certain que c'est un matériaux extra-terrestre ». Lisa lève les yeux au ciel. « Pas ça encore, t'arrête tes conneries tu veux. » Elle connaissait la prépondérance de Lucas à croire au surnaturel. La vérité, c'est que Lucas était le plus intellectuellement paresseux de ses amis et que chaque chose un peu étonnante se justifiait à ses yeux par une théorie conspirationniste quelconque.

Cependant, la boîte l'intriguait. Elle tentait de l'ouvrir sans résultat. La boîte ressemblait clairement à un de ces casses-têtes chinois que l'on ne peut ouvrir qu'en connaissant les bons points de pression. Le matériaux en lui-même, observe-t-elle, est incroyablement dense mais léger. Sans doute un alliage de carbone quelconque. Le père de Lisa était ingénieur en aéronautique, elle connaissait quelques trucs en la matière et avait décidé, au désarroi de toute la famille, de poursuivre des études dans la philosophie. Lisa était le mouton noir de sa famille, place qu'elle chérissait au moins d'autant qu'elle la devait à son amitié avec Lucas.

Soudain, Lisa réalise : la surface de la boîte qu'elle tenait dans les mains depuis cinq bonnes minutes ne s'est pas réchauffée ... elle va même légèrement en se refroidissant, lui donnant froid aux mains.

### *3 Carlos*

Assis sur un banc, à l'ombre d'un pommier, Carlos contemple le ciel turquoise et violet se plier sur lui même en une gigantesque fresque fractale où viennent s'animer les nuages verts et roses, comme

autant de petits animaux intrépides. La lumière qui danse dans les branches de l'arbre chatouille le nez du jeune homme, qui découvre avec étonnement et passion sa pilosité faciale, caressant son visage à pleine main comme pour se donner la certitude qu'il ne s'effrite pas. La douceur de sa propre peau le fascine et dans un mouvement de stupeur extrême, il se retrouve allongé dans l'herbe, à la remercier pour sa fraîcheur en deux ou trois langages entremêlés.

Carlos avait, à une époque lointaine, été un élève dévoué et attentif. Le déménagement brutal de sa famille, l'année de ses douze ans, en Catalogne l'avait laissé déraciné de son Léon natal et, après ça, les études avaient été sa seule source de constance. Il avait dut apprendre la langue, s'adapter à l'accent, la culture et il avait trouvé là une voie ouverte pour sa passion : les filles étrangères. Il ne se privait jamais d'assimiler des termes vitaux à la conversation dans les diverses langues, Français, Anglais, Portugais, pour pouvoir pratiquer l'activité qu'il avait affectueusement appelé *la pêche à la demoiselle*. En sortant du lycée, à 16 ans et demi – avec 2 années d'avance – son activité extra-curriculaire lui avait offert l'opportunité d'apprendre et d'échantillonner une vingtaine de langues dont une dizaine qu'il maîtrisait désormais avec aisance. La logique voulait qu'il s'engageât dans des études de linguistique, poussé par des parents assez impatient de se débarrasser du plus potentiellement lucratif de leur trois enfants.

À la fac, il fut rapidement mis en présence de la marie-jeanne qui changerait à jamais sa perspective sur le monde. Déstressé, détaché des responsabilités de sa vie d'enfant et loin d'être prêt à assumer une vie d'adulte, Carlos continua à pêcher et fumer, tout en assistant aux cours quand le cœur lui disait, il réussit malgré tout à obtenir un master de linguistique avant de décider, à l'âge de 19 ans qu'il en avait marre d'étudier des langues mortes et qu'il voulait planter son hameçon dans les autres fleuves du globe. Il partit alors en périple à travers l'Europe, commençant par l'Écosse puis l'Irlande, la Suède, la Hollande. À chaque étape, il s'arrêtait dans une ville universitaire, trouvait de nouveaux amis et échantillonnait les filles et les cours de l'université locale. C'est en arrivant en France, après avoir traverser les Alpes en stop qu'il rencontrait Lucas. La fumette était le meilleur lubrifiant social et c'était en partageant un joint qu'il avait ramené de Hollande que Carlos découvrit la passion de Lucas pour ce qu'il appelait *les 400 coups*. Carlos avait offert de filmer et depuis, ils étaient devenu inséparables.

« T'as péte un câble ou quoi » s'écrit soudainement Lucas alors que Carlos franchit le pas de la porte de son petit appartement. « Non, j'ai pas touché à ton vélo » répond l'espagnol qui ne maîtrise pas encore toutes les expressions idiomatiques françaises. Lucas est trop fatigué pour noter la réponse de son ami, il le réprimande à nouveau sur son comportement envers Lisa, mais rien n'y fait, Carlos est obnubilé par la boîte sur le coin de la table. Il tente, un œil fermé, la langue coincée entre les dents, de se remettre en mémoire les cours d'archéologie qu'il avait squatté à l'université de Belfast. Le THC n'aidant pas vraiment il reste bloqué dans cette position absurde pendant quelque instants, suffisamment longtemps en tout cas pour que Lucas sorte son smartphone le prenne en photo avec la boîte dans la main et rebalance l'image sur Twitter avec la légende : Le type le plus intelligent que je connaisse.

Et puis, après un moment d'observation de la boîte comme s'il était camé – ce qu'il était – et qu'il s'agissait de la dernière chips sur Terre, il y eu un déclic dans l'esprit enfumé de l'espagnol : le texte sur le pourtour de la boîte n'a pas de sens, mais le texte central, sur le dessus est clairement un ersatz de proto-langage, du cunéiforme comme il n'en avait jamais vu, ornemental et distordu mais clairement une forme bâtarde de Mésopotamien dont il n'est de toute façon pas spécialiste. Il sort alors de sa poche un crayon de bois mâchouillé au bout et mal taillé qu'il utilise généralement pour tasser son shit, et une grosse feuille à rouler et l'utilise pour décalquer les quelques mots sur le dessus de l'artefact en frottant le graphite doucement sur la fine feuille pour transférer tel quel le design sur le papier. Lucas observe avec surprise l'incroyable agilité de son comparse sachant combien il plane à cet instant même.

## 4 Lucia

Les jours se ressemblaient et avait fini par se fondre en une gigantesque bouillie informe peuplés de l'occasionnel enterrement, des mariages de membre de la famille qu'elle ne voyait jamais et d'autant d'événements mondains qu'elle pouvait en placer pour oublier la douloureuse vérité : elle était à la retraite et personne ne voulait d'elle. Elle avait un long moment continué à errer dans les couloirs de l'université, mais même là, elle avait rapidement trouver les portes fermées, les gens hostiles, ses remplaçants impatient de la voir enfin prendre cette retraite tant méritée ; mais du haut de ses 70 ans, Lucia était encore la meilleure professeur de linguistique que l'université de Barcelone n'ai jamais vu, mais après la disparition du département d'archéologie et linguistique une dizaine d'année auparavant, elle symbolisait une époque révolue, un amour de l'ancien temps que l'Espagne toute entière avait abandonné au profit d'une éducation plus orientée sur la communication et l'informatique. Lucia détestait l'informatique, à la fois en tant qu'outil de travail que d'outil de communication ; elle le trouvait ingrat et lui préférait grandement l'écriture manuel, dans laquelle on pouvait dénoter le caractère de l'auteur.

Elle en avait vu passer des gadgets, de la machine à écrire électrique aux agendas électroniques, tous avait fait leur temps et aucun ne s'était à ses yeux montrer aussi efficace qu'un bon stylo porté au papier. Elle adorait encore le son de la plume pressé sur les tables de bois alors qu'une centaine d'élèves attentifs prenait des notes. Le souvenir d'un amphithéâtre plein de minots était si lointain ; ces dernières années, les inscriptions ne se bousculaient plus à la porte du département de linguistique qui avait finalement été intégré à celui d'Anglais avant de disparaître dans la paperasserie administrative, emportant Lucia avec elle dans une retraite bien méritée.

Ce jour là, elle devait comme tous les jours rejoindre Teresa et Maria pour discuter de l'état des choses. Le petit fils de Maria était ouvertement homosexuel et cela monopolisait la discussion dont Lucia finissait par véritablement se lasser. Elle ne comprenait pas que ses amies, jadis si ouvertes en particulier pendant les années 70 soient devenu de vieilles peaux intolérantes et si intellectuellement paresseuses. Malgré tout, elle les aimait et la plupart du temps, le parfum des géranium dans le jardin de Teresa et la qualité de ses scônes faisait passer la pulsion de haine. Souvent, elles se bataillaient à coup de gueule jusqu'à ce que personne ne se souvienne du sujet qui avait fait débat ; était-ce l'éducation, la dérive de la jeunesse ou bien la simple mention de religion que Lucia détestait presque autant que l'internet, mais qui était sacrée et indiscutable pour Teresa et Maria.

À son habitude, donc, Lucia vérifie sa boîte aux lettres, plus machinalement que dans l'espoir d'y découvrir quelque chose, après avoir arroser les trois plantes de l'escalier qui mène à la porte. Lucia n'a pas beaucoup de famille, devenir professeur à son époque avait signifié faire énormément de sacrifice, parmi lesquels la vie de famille. Elle avait excellé à son développement intellectuel et était toujours respecté par des élèves qui avaient depuis longtemps quitter sa classe. Elle croisait de temps en temps tel ou tel élève illustre, se faisait offrir un chocolat chaud et discutait de sa vie, de ses recherches. Elle appréciait la compagnie des jeunes gens bien plus que celle de ses vieilles amies, ce qui expliquait sans doute son rechignement à quitter les bancs de l'université. Ce jour là, une petite enveloppe pleine de timbre avait échoué dans la boîte de la vieille femme. Elle s'empressa de les observer et reconnu de suite la calligraphie à la limite de l'illisible qu'elle avait fini par apprécier au fil des années. Le seul élève qui dans le simple but de lui faire plaisir avait pris le temps de retranscrire les 250 pages de son mémoire à la main, avec une écriture si sale qu'il fallait s'y reprendre à plusieurs fois pour faire la différence entre ses b, ses d et ses l. Elle l'avait à l'époque pris pour ce qu'elle savait être la plus haute forme de respect qu'on puisse attendre d'un élève naturellement brillant mais quelque peu tourmenté par le manque d'attention de ses parents. Elle s'empressa alors d'ouvrir la petite enveloppe ne contenant qu'une petite feuille quadrillé en guise de papier à lettre demandant de l'aide à la traduction d'une inscription trouvée sur un artefact et une feuille à rouler sur laquelle était soigneusement décalquée l'inscription en question. En regardant l'inscription, elle eu un petit sourire interne qui vint fleurir sur son visage ridé et une lueur de génie se ralluma dans ses yeux.

Voilà un ancien élève brillant demandant de l'aide à la traduction d'un artefact étrange dont l'inscription cunéiforme n'est pas courante du tout pour la vieille chercheuse qu'elle est. Il ne lui en faut pas plus pour qu'elle décide alors d'abandonner ses projets de l'après-midi pour retourner à sa bibliothèque et plonger le nez dans les livres.

## 5 Quentin

Il y a toujours le bruit sourd du réfrigérateur, comme un ronronnement qui agace le jeune laborantin et lui fait mal de crâne du siècle, mais rien qu'un bon joint ne pourrait pas corriger. Après tout, c'est ce qu'on lui a promis quand il a accepté de faire une petite batterie de tests sur l'étrange objet, de la boîte directement importée de Hollande. Ça valait bien quelques heures de sa soirée à supporter le grognement mécanique de la chambre froide.

Quentin était devenu chimiste après avoir vu les experts à la télé, il était influençable comme ça ; et depuis, à chaque fois qu'il mettait le spectromètre de masse en route, la musique du générique se mettait à jouer dans sa tête. Comme il était seul dans le labo, il en profitait pour faire de la batterie sur la verrerie, au rythme de la musique dans son esprit. Au moins, il prenait du plaisir dans ce qu'il faisait. Lucas et Carlos lui avaient confié la boîte, en partie parce qu'ils étaient impatients de découvrir ses secrets, mais surtout parce que Quentin avait une bonne tête, digne de confiance. Il avait gardé de ses années scout, une attitude positive et bienveillante, une envie d'aider et un côté débrouillard. Le fait qu'il se soit secrètement épris d'Élisabeth n'était en rien étranger à la bonne volonté dont il avait fait preuve lorsque les garçons lui avaient apporté l'artefact.

Élisabeth et Quentin ne s'étaient jamais formellement rencontrés. Il l'avait aperçu de loin à une soirée quelques mois auparavant et n'avait pas vraiment osé lui parler. À l'époque, elle se tenait seule dans un coin de l'appartement, un verre dans une main, un bouquin de Heidegger dans l'autre et cela avait suffi pour le séduire. Enfin, ça et les yeux verts foudroyants de la jeune fille, sur le fond rouge vif de ses cheveux. Il lui avait souri naïvement de loin et elle ne l'avait pas du tout remarqué. Par contre, lorsque Carlos s'était appuyé contre le mur et lui avait fait le coup assez typiquement latino de l'immerger dans ses phéromones, ça, elle l'avait remarqué. Quentin se demandait depuis s'il avait pu prendre la place de l'aventure qu'elle avait eu avec l'espagnol si seulement il avait eu le courage d'aller lui parler. Il avait pensé qu'il ne connaissait rien à Heidegger, qu'il passerait probablement pour un crétin et avait préféré garder ses distances, comme si la jeune fille était une œuvre d'art que l'on devait observer sans jamais la toucher. Quel abruti il faisait ! Qu'est-ce qu'il y connaissait Carlos, à Heidegger ?

Il est désormais clair que c'est à cause de sa mine bon-enfant et de son attitude d'enfant de chœur que ni Carlos ni Lucas ne virent venir ce qui se passât ensuite. Quentin refusât catégoriquement de rendre la boîte. Il faut dire que la boîte en question était une source d'émerveillement infinie pour le jeune scientifique. Interpellé par les garçons qui souhaitaient savoir où il en était de ses recherches, il ne prit même pas la peine de mentir : il avait découvert des propriétés tout à fait inédites de la part du matériau qui la composait. Quentin n'avait pas réussi à en prélever un seul morceau, pas une écaille, pas un fragment pour en analyser le contenu chimique. Il avait émoussé d'innombrables scalpels à essayer d'en gratter la surface, sans succès. Il avait fini par tenter d'en découper un morceau au laser – ayant échoué avec toutes les méthodes mécaniques traditionnelles, il s'en était résolu à brûler ou découper la boîte pour en analyser les cendres – et c'est là qu'il avait découvert l'étrange propriété de l'artefact. La boîte, loin de céder sous le pouvoir thermique du laser, avait réfracté le rayon. Dans un premier temps, cette propriété réfractrice avait enthousiasmé Quentin, l'indice réfracteur pourrait lui permettre de définir la matière constitutive du petit objet. Au bout de quelques instants d'irradiation, le jeune homme notait une conséquence incongrue. Le rayon réfracté ne ressortait jamais de l'objet. En soit, cela eût pu échapper à un scientifique un peu moins observateur que Quentin, mais ce détail allait le mettre sur la piste d'une propriété tout à fait inédite. L'énergie produite par le laser était conséquente, suffisante pour ne laisser intact que les surfaces

parfaitement réfractrice et réfléchive. La moindre imperfection dans un objet soumis au rayon se mettait à chauffer et – au choix – soit à brûler, soit briser l'objet, soit littéralement l'exploser. Or, l'artefact n'était ni traversé ni perturbé par la présence du rayon laser. Pire, l'objet était opaque, il aurait du accumulé l'énergie et se mettre à brûler en un instant, mais il n'en était rien. L'énergie absorbée par la petite boîte n'était ni dissipée, ni réfléchie, ni transformée.

Parce qu'il n'était pas tellement versé dans les phénomènes surnaturel et dans les livres de super-héros, il ne vint même pas à l'idée de Quentin d'imaginer qu'il s'agissait là de technologie alien, ou d'un morceau de météore venu de l'espace avec des propriétés exceptionnelles – comme le suggérèrent Carlos et Lucas du tac au tac lorsqu'il avait au début demandé un peu plus de temps pour étudier les propriétés énergétiques de l'objet. Cependant, au lieu d'un peu de temps, l'objet avait absorbé sa vie comme il l'avait fait de l'énergie du laser. D'ailleurs, après une étude plus avancée, l'artefact absorbait toute les formes d'ondes électromagnétique sans n'en emmètre aucune ; ce qui est fondamentalement impossible. Et pour continuer de l'impossibilité scientifique, l'objet était dense, très très dense, tellement qu'il était plus résistant que le diamant, et pourtant, malgré sa densité, il était très léger, trop léger. Quentin notait ses observations méticuleusement dans un petit carnet bleu qu'il gardait toujours sur lui. Le carnet détaillait clairement les expériences effectuées et leurs résultats, aussi étranges les uns que les autres. Il ne s'aventurait jamais à tenter de les expliquer, ce serait pour plus tard, mais il considérait désormais appeler l'objet de son nom scientifique : un cygne noir.

## 6 Niels

Comme tous les soirs, Niels rentre du travail, la voiture remplit d'un jazz informe qu'il n'écoute même pas. La musique lui rappelle sa vie d'avant, quand il était jeune, quand il jouait encore d'un instrument. L'espace d'un instant, il se demande où se trouve sa guitare. Est-elle encore dans le garage ? A-t-elle survécu l'inondation de l'hiver dernier ? Il irait la retrouver, la déterrer s'il fallait, il la prendrait dans ses bras tel une vieille amante qui se souviendrait de son étreinte. Mais il a vieilli, ce quinquagénaire bedonnant n'a plus la force de changer, il n'en a plus l'envie. L'effort serait trop intense, l'humiliation personnelle serait analogue à son impotence sexuelle. La musique avait bel et bien quitté Niels alors qu'il pressait le bouton STOP de sa voiture luxueuse et écoutait doucement mourir le ronronnement du moteur, comme un symbole pour son indépendance et sa virilité. Le claquement de la porte lui rappelle comme tous les soirs, la lente agonie de sa vie de couple, dont le seul parallèle est l'agonie de son travail. Son métier est encore plus frigide que sa femme. Parfois, il se dit que sans sa fille, il n'aurait aucune raison de continuer à lutter contre le morbide de son quotidien ; parfois, il préférerait ne jamais avoir eu d'enfant, qu'il puisse en finir en paix. Son fantasme, partir, partir très loin, ne jamais revenir. Il a reçu une carte de Bali un jour – le seul collègue avec lequel il avait quoi que ce soit en commun était parti y vivre, il a au moins dix ans déjà – et il s'était dit que ça avait l'air joli. Il irait probablement le retrouver un jour, jouer du Ukulélé sur la plage.

Niels s'était enfermé dans une répétition sans fin, morose et déprimante. Il aimait sa famille, il savait qu'il faisait tout ça pour elle, pour les deux femmes de sa vie. Caroline était une femme splendide dans sa jeunesse, pleine de vie et de fougue. Il prenait souvent le temps, lorsqu'il poussait la porte d'entrée de leur grande maison, en plein quartier chic de la ville, enclavée dans un petit jardin qui avait dut être élégant à un moment mais qui, laissé à l'abandon, commençait à ressembler à une jungle informe. Il prenait le temps de contempler sa femme, de se souvenir de leur passion, de leurs ébats torrides, des moments où ils étaient tellement amoureux qu'ils ne pouvait se retenir de s'enlacer, pas même en public. Et puis il y avait eu la petite, vingt ans de vie commune, le travail, le cancer. De Caroline, il ne restait pas grand chose. Un visage fatigué, impassible, des doigts ridés, émaciés, une voix brisée, à peine audible. Tous les soirs, la même question insipide « ça a été le travail aujourd'hui » et tous les soirs, la même réponse, comme un tic de langage « oh, tu sais »... mais savait-elle réellement ? Savait-elle la force qu'il lui avait fallu pour ne pas s'effondrer comme

un château de carte au diagnostique du cancer ? Avait-elle la moindre idée de la compassion requise pour ne pas juste partir après la mastectomie ? Continuer après tant de temps à comprendre son point de vue à elle, qui ne se sent pas sexy, pas désirable et rester stoïque. La misère, c'est comme le reste, on s'en lasse rapidement, pensait Niels alors qu'il entra dans la cuisine pour le questionnement anecdotique journalier. Là, à sa grande surprise se tenait sa fille dans toute sa splendeur étudiante. Niels ne put s'empêcher d'esquisser un sourire qui se mit rapidement à englober une bonne partie de son visage. « Popo ! » se mit-il à crier comme un gosse. La jeune fille le pris dans ses bras. Caroline, occupé au fourneau ne fit que commenter sans même se retourner « Tu ne penses pas que tu devrais arrêter de l'appeler comme ça ? C'est une jeune femme maintenant après tout, ce n'est pas très approprié ». Niels avait commencé à appeler sa fille Popo, lorsqu'elle s'était mise à parler. C'était la seule chose qu'elle disait – et que Niels réussissait à comprendre – pendant une bonne année. Ces instants là, cette nostalgie, il la chérissait et il ne l'abandonnerait jamais pour de la bienséance. « Qu'est-ce qui nous vaut le plaisir de ta compagnie ? » demanda Niels avant de bien insister sur « Ma petite Popo ! »

La jeune fille sourit : « Je t'ai apporté de la lecture, j'ai besoin de tes lumières ». Niels était aux anges. Il n'y avait rien de plus agréable pour lui que la reconnaissance qu'on avait besoin de lui et lorsque cette reconnaissance venait de Popo, c'était finalement ce pour quoi il continuait à vivre. Généralement, elle venait avec une question de maths triviale, ou un problème d'ordinateur. Cette fois, ça semblait sérieux. Après avoir lu le document qui lui avait été fourni, Niels regarde sa fille dans les yeux d'un air pesant : « C'est une blague ton truc ? » Élisabeth sourit. Son père vient de confirmer ce qu'elle pensait à propos de la boîte.

Quelques jours auparavant, elle avait été engagée par Lucas et Carlos pour infiltrer le laboratoire de Quentin furtivement et récupérer la fameuse boîte. Élisabeth n'était pas douée pour l'infiltration, mais l'argument général était « t'es une fille, si tu te fais pincer ce sera moins grave ». Dans la minute où elle avait pénétré dans le petit labo, elle s'était faite remarquée par les trois laborantins qui finissaient leur travaux de groupe et par Quentin qui continuait ses expériences sur la boîte. Quentin ne s'était pas fait prier pour révéler ses découvertes, auxquelles Élisabeth, toute littéraire qu'elle était n'avait bien entendu rien compris. Elle avait fini par demander à Quentin si ça l'intéressait de présenter ses travaux à un ingénieur senior du département de la défense, spécialisé en aéronautique, et il avait sauté sur l'occasion, à la fois pour l'épater elle, mais aussi dans un souci d'approbation. Après tout, il n'allait pas passer toute sa vie à l'université, et quoi de mieux pour trouver du travail que d'avoir un contact dans l'aéronautique militaire.

La dépression de Niels a entièrement disparue. Le mystère de la boîte a remplacé tout ses sentiments avec une excitation qu'il n'a pas ressentit depuis la naissance de sa fille. Quelque chose de frais, de nouveau, d'original... Les caractéristiques matérielles de l'objet n'avait aucun sens et si seulement un résultat des multiples tests effectués par Quentin était exacte, les ramifications seraient imprédictibles, tant d'un point de vue technologique que d'un point de vue militaire. Le petit avait mal calibré ses instruments ou quelque chose comme ça, avait-il pensé dans un premier temps. Mais les résultats était tous cohérents, les uns avec les autres, juste pas cohérents avec une quelconque forme de réalité connue jusqu'à ce jour. « Je vais enfin pouvoir faire de la science, de la vraie science de pointe ». Devenir pionnier, c'est ce qu'il avait toujours voulu. Son admiration pour Nikola Tesla était la source de son intérêt pour la science après tout. Son ambition, son envie de changer le monde, c'était ce qui avait attiré Caroline vers ce petit bonhomme discret et souriant. Il n'avait donc rien à perdre.

En arrivant dans le laboratoire, Niels fut surpris par l'apparence de l'artefact et par la détermination du jeune scientifique dont le seul propos était d'obtenir l'approbation de son nouveau mentor. Quentin était méticuleux, précis et extrêmement compétent. Chaque observation était notée, cataloguée, chaque hypothèse vérifiée, questionnée. La seule chose qu'il n'avait pas noté – parce que cela ne lui avait pas paru important – c'était la décoration de la boîte. Clairement des inscriptions, un schéma se répétait, comme une enluminure que Niels ne savait pas du tout déchiffrer. La boîte était spectaculaire, d'un design très singulier et semblait si frêle. Niels questionna le garçon



« toujours aucun succès à l'échantillonnage ? » Quentin, sentant la honte de n'avoir pas réussi à ne serait-ce qu'ouvrir la boîte, se mit à balbutier. Niels sourit doucement, pensant que le garçon était compétent pour son âge mais n'avait ni la culture ni le recul suffisant pour s'occuper d'un programme comme celui-là. La boîte pouvait receler des réponses à la crise énergétiques, des solutions pour éliminer l'effet de serre. Sûr de lui, il réquisitionna tous les documents liés à la boîte. Quentin qui avait reçu la traduction de Lucia, la joint au reste du paquet. Une dizaine d'hommes en costume noir, assez patibulaire avait débarqué dans le laboratoire sur ordre de Niels et avaient commencé à tout empaqueter.

## 7 Gwladys

« Je vais encore être à la bourre » constatait tristement Gwladys en faisant vrombir son moteur pour doubler une dernière voiture avant de prendre la bretelle qui la menait au ministère. Ce matin, elle avait prit un peu de temps. Le temps de se faire belle, de mettre ce soutien-gorge qui la mettait en valeur, de bien se coiffer. Dans la cuisine, elle avait croisé Catherine qui en l'espace de dix secondes avait réussi à tout défaire. En se levant ce matin, elle était à l'heure, mais sa femme n'était pas du genre farouche lorsqu'il s'agissait de démontrer ses talents d'amante. Ce n'était pas tant que Gwladys lui en voulait de la mettre en retard, c'est seulement qu'elle avait l'impression que Catherine – qui était une artiste – ne comprenait pas ce qu'avoir un boulot ministériel représentait comme charge de stress et combien ces matinées à devoir se rhabiller rapidement dans la voiture sur la quatre voie, n'aidait pas spécialement à réduire ce dernier. « Si on avait un bébé, elle comprendrait peut-être ce que c'est le sens des responsabilités » rêvait-elle à voix haute alors qu'elle passait la petite tour de garde à l'entrée. Elle montrait ça carte à Karl qui, comme chaque matin, la saluait d'un regard cordial et froid, tout en inspectant furtivement l'intérieur de la voiture et analysant son comportement pour y entre voir un quelconque signe de détresse ou d'on ne sait quel plan machiavélique.

Son assistant l'attend à l'entrée avec un café et le résumé de leur journée. Avant même de la saluer, il pointe la rue du doigt : « Vous avez vu ça. Ça va attirer les journalistes, c'est sur, ça va être un joli cauchemar pour les gars d'en bas. » En bas, c'était les relations publiques. Depuis quelques jours, on leur cachait pas mal de chose dans le ministère, pas par malice, mais pour les protéger d'eux-mêmes. Ils ne pouvaient pas révéler ce qu'ils ne savaient pas. L'information officielle était « officiellement, pas d'info » et Gwladys s'en accordait parfaitement. Mentir au public par omission, c'était le travail des gars d'en bas, pense-t-elle en poussant la porte des toilettes. Pendant les quarante secondes passer à vérifier son maquillage et sa coiffure, ajuster son soutien-gorge et effacer les traces de rouge à lèvres qu'elle avait dans le cou, elle réfléchit à ces nones, assises en silence sur le parvis du ministère. Que savent-elles ? Comment l'ont elle appris ?

Mais pas le temps pour tout ça, c'est l'heure du briefing et aujourd'hui, on questionne l'activation de l'artefact.

« C'est un véritable cauchemar sur la scène internationale ! Qui pensait que ces cons d'israéliens aurait les couilles de nous foutre un ultimatum au cul ? » se met à hurler le ministre délégué chargé de la recherche pour la défense. Son visage creusé par le manque de sommeil vire du rouge au violet. « C'est pas pensable, ces petits trous du cul ont lancé un véritable phénomène de mode. Pour la première fois de l'histoire de ce putain de monde de merde, les musulmans, les juifs et les orthodoxes sont d'accord sur un sujet! »

Gwladys, interrogative, demande à son voisin de table ce qui leur vaut la crise matinale de cet homme qu'elle connaît bien pour ses envolées lyriques. « On a découvert dans la communauté religieuse, une sorte de réseau qui tentait de décoder les écrits sur la boîte. La notion de Rétribution Divine a fait le reste. Les communautés religieuses de toutes confessions confondues se sont

indignés de l'usage d'un objet comportant ces inscriptions à des fins militaires. Bien entendu, certains, comme la Russie, sont juste inquiets des implications de l'objet en terme d'armement, mais ils jouent le jeu des catholiques orthodoxes pour couvrir leur motif. »

En revenant de son repas, Gwladys constate que les religieuses sur le trottoir ont été rejointes par une bonne centaine de manifestants silencieux. D'un coup d'œil furtif, elle aperçoit que des juifs orthodoxes, des bouddhistes, des musulmans prient ensemble. Les caméras de toutes les télévisions nationales et étrangères sont là pour couvrir les faits.

« Bordel, comment ça a prit de telles proportions » s'indigne le ministre délégué en pénétrant violemment dans le bureau de Gwladys. « De ce qu'on en sait désormais, c'est parti d'une vieille prof de langue ancienne, en Espagne, à qui le gamin qui a trouvé l'artefact avait confié la traduction. Dans un souci de déchiffrer des caractères qu'elle n'avait jamais vu, elle a transmis l'information à un ami à elle, un scolaire du Vatican... le reste est facilement imaginable. » décrit Gwladys en s'interrompant de temps en temps pour fouiller dans ses papiers. « Rien à faire, je le crains, à part gérer les médias... » dit elle, en souriant pour détendre l'atmosphère.

« Ces crétins d'en bas sauront jamais gérer un scandale de la sorte et si on se jette pas de la chair fraîche à ces enclafés de journalistes, ils sont bien foutus de faire leur travail pour une fois. On a pas des photos de la première dame en soutif là, pour les faire mousser ? » dit-il en se raclant le fond de la gorge d'un glaviot si gras qu'il faut à Gwladys toute la maîtrise du monde pour ne pas afficher clairement son dégoût. « Bon quand est-ce qu'on commence à activer la boîte ? » demande-t-il sur un ton désengagé. « Dans deux heures normalement. » répond Gwladys, sans même consulter l'heure ni le calendrier. « On procède malgré les ultimatums Israélien, Américain, Russe et Nord Coréen ? » demande Gwladys sans vraiment douter de la réponse. « L'ONU condamne officiellement le développement d'une nouvelle arme et les gentils cons religieux là, ont peur qu'on accède à l'intégrité de Dieu en ouvrant la boîte... pff, on va pas se faire dicter des ordres par une bande de crétin. Le vœu du Président de la République, c'est de savoir de quoi il en retourne, alors dites à Niels qu'on est bon, on peut lancer l'expérimentation comme prévu. »

Gwladys décroche alors le téléphone pour confirmer l'ordre. Elle s'éclipse ensuite, donnant une excuse bidon à son assistant. En sortant du ministère, elle constate que la foule ne tient plus sur le trottoir. Les forces de l'ordre entourent le bâtiment mais tout se déroule dans le calme, dans la prière, rares sont les gens qui bougent et les quelques militaires appelés en renfort sont assis et discutent entre eux, tranquillement.

Lorsqu'elle arrive, la télévision est allumée et Catherine, les doigts pleins de peinture, regarde l'écran studieusement. Gwladys vient s'asseoir près d'elle, sur le canapé. Il y a une terreur dans le regard de Gwladys que Catherine comprend implicitement. Elle connaît ces yeux, ce sont ceux qui lui avaient annoncé la mort de son père un an auparavant. Ce regard vient valider tout ce que la télévision était en train de spéculer. Ils vont bien nous attaquer, on va devoir répliquer. Une guerre mondiale instantanée à l'époque des armes de dévastation... tout ça pour une petite boîte. Comme cela a-t-il dégénéré aussi vite ? C'était bien les hommes, avec leur politique du non-retour.

Soudain, la télévision s'éteint. Dehors, les sirènes se mettent à hurler.

## 8 *Lucas*

Les roues du VTT s'enfoncent dans le gravier à une vitesse fulgurante. Les yeux couverts d'un masque de ski qui semble adapté au soleil aride, rouge et visqueux qui surplombe la grande vallée de l'ombre de la mort – c'est le nom qu'il lui ont trouvé, pense Lucas, le regard sombre, ça lui convient parfaitement – il dévale cet incroyable pente, comme il le faisait jadis des glaciers, des carrières, des volcans.

Il avait promis qu'il ne resterait pas longtemps, à Carlos qui s'inquiétait pour les conséquences de ce

voyage sur sa santé, tant physique que mentale. Depuis le jour de l'explosion, depuis que les nations avaient bombardé, depuis la guerre d'une nuit, Lucas n'était plus le même. Il faisait peser sur ses épaules le poids de la découverte.

Il avait reçu un message de Lucia, juste avant qu'elle ne décède dans les émeutes de Barcelone. Le message disait juste : la rétribution divine sera celle que nous nous infligerons à nous-même. Lucas à sa mort avait pleuré plus qu'à la mort de sa propre mère ; le contexte aidant.

Au loin, transperçant à peine la fumée encore vive qui s'échappe du cratère, le soleil rouge brûle à peine suffisamment pour éclairer la voie, mais les roues du vélo frottent incessamment contre le béton poudreux, incinéré pèle-mêle dans l'explosion avec le bitume, le verre, les voitures et les gens qui vivaient là. Sur plus de 140km de descente parabolique, Lucas regardait droit devant lui.

Ils n'y avaient pas été de main morte avec leur bombardement. Ils n'avait pas juste nivelé le terrain, ils s'y étaient mis à 20 pays pour bombarder le lieu où était détenu l'artefact. Les américains avaient commencé, les autres avaient suivi comme des gentils moutons nucléaires. Les pays sous contrôles religieux, eux, avaient ouvert le feu contre les pays qui bombardaient l'artefact et en une nuit tout était fini. Plus de centres de commande, plus de militaires, plus de conviction, plus personne ne se souvenait de pourquoi le carnage avait commencé, alors tout s'était arrêté de soi.

Les survivants ne blâmaient personne. Ils étaient impassibles, blasés, dégoûtés et en deuil. L'ennemi était l'humain impulsif. Le dirigeant. Il avait péri dans le cataclysme.

Lorsque Lucas avait décidé de partir dans ce pèlerinage improbable, Élisabeth l'y avait encourager. Elle l'avait senti s'éteindre et avait perçu que cela, peut-être, le ramènerait à la vie, à eux, à quelque chose. Elle se sentait responsable aussi, mais plus de l'état de Lucas que de celui du monde.

En arrivant au centre du cratère, Lucas lève les yeux. Un spectacle improbable se tient devant lui. L'atomisation s'est arrêté là. Il y a un cercle, comme un énorme forage où toutes les couches sédimentaires, les égouts, les réseaux câblés sont apparents. Une colonne à l'effigie de la civilisation. En haut, à une bonne vingtaine de mètres, il aperçoit la plus improbable des choses : là, posée sur une table, au centre de l'hécatombe, la boîte est intacte, en haut d'un tronçon haut comme une montagne, comme le symbole immuable de la bêtise humaine.